

## *Préface*

### **La trace des larmes**

Quand, au début de l'année 2000, j'ai décidé de ne plus garder le silence sur le destin de ma famille, je savais que j'aurais un difficile chemin à parcourir. Je ne soupçonnais pas combien de larmes j'allais verser, combien de larmes j'aurais à sécher et à quel point ma vie en serait transformée. Si j'ai pu me lancer dans cette entreprise, c'est parce que je vivais alors en Allemagne depuis plusieurs années, et que j'avais trouvé auprès de mon mari actuel suffisamment d'assurance pour prendre le risque de me pencher sur un sombre épisode de mon passé : l'assassinat de ma mère par mon père.

Pendant des années, mon frère, mes cinq sœurs et moi avons étouffé le sujet, bien que cela ait bouleversé notre existence et rendu notre enfance effroyable. Une grande partie de ce qui s'est passé à l'époque m'apparaît aujourd'hui proprement incroyable. Comment tout le monde a-t-il pu détourner les yeux quand notre père est devenu de plus en plus dangereux et imprévisible ? Comment, après la mort de notre mère, notre propre famille

a-t-elle pu nous harceler, nous maltraiter et nous humilier ainsi pendant des années? Surtout, comment avons-nous réussi à survivre?

Nous sommes tous encore vivants. Mouna-Rachida, l'aînée, n'a presque plus de contact avec nous; elle habite en Belgique. La superbe et robuste Rabiaa est mariée dans les Émirats avec un Égyptien, elle a deux enfants. Jaber, mon seul frère, vit avec sa jeune épouse et son petit garçon à Agadir, où il travaille comme serveur dans un restaurant touristique. Jamila fait avec son mari la navette entre le Maroc et Paris, où il travaille; elle a trois enfants. Ouafa est enseignante dans un village du désert, près de Tiznit. Ma petite sœur Asia poursuit des études dans une école de langues à Agadir. Je vis en Allemagne où je suis des cours pour devenir puéricultrice.

Mon voyage dans le terrible passé de ma famille a commencé à E-Dirh, dans le désert, dans la maison en pisé de ma grand-mère maternelle, où tout avait débuté. C'est là que je suis née, le 24 janvier 1974. Ma grand-mère est morte, mais la maison existe toujours. À Tiznit, j'ai rencontré mon grand-père paternel, âgé de cent ans, qui avait été autrefois un grand propriétaire terrien aisé avant de devenir mendiant parce qu'il avait tout perdu. Il est mort en 2002. Je me suis entretenue avec ma tante maternelle qui ne possède rien d'autre qu'un âne, une chèvre et une petite maison rutilante dans la localité voisine d'E-Dirh.

Et j'ai parlé avec mes sœurs. Nous allions ensemble au hammam, nous transpirions, nous nous frictionnions et nous bavardions. Puis nous installions des matelas dans l'appartement de Jamila, et nous passions toute la nuit à parler, à pleurer et à rire. Cela a duré de nombreuses nuits.

Au début, ce n'était pas facile de parler du passé. Mais une fois que nous avons commencé, tous les barrages se sont écroulés. Nous avons parlé et parlé sans pouvoir nous arrêter. Nous dormions peu, et il nous arrivait d'être encore en train de bavarder quand, à l'est d'Agadir, le soleil se levait sur le désert.

Finalement, j'ai même rendu visite à mon père dans la prison d'Essaouira. Ce fut le pas le plus difficile sur le chemin de mon passé : la confrontation avec le meurtrier de ma mère.

Ma sœur Asia et moi avons loué une petite Fiat et nous sommes parties vers le Nord par la route nationale à travers les montagnes littorales. C'est l'une des plus belles routes du monde : elle longe la mer puis se faufile dans les montagnes par une zone désertique, traverse de petites localités pour redescendre ensuite vers le port pittoresque d'Essaouira.

Mais nous étions si nerveuses toutes les deux que nous n'avions pas un regard pour la beauté du paysage ni pour les gens sur le bord de la route transportant des flacons d'huile d'argan ou accompagnant les troupeaux de chèvres qui broutaient la couronne des arganiers. Asia se sentait mal, et il

fallait s'arrêter tous les cinq ou dix kilomètres pour qu'elle vomisse.

Quand nous sommes arrivées et que nous avons attendu devant le portail de la prison, mon estomac aussi a commencé à se tordre. Est-ce que je voulais vraiment rencontrer cet homme ? Est-ce que je pourrais le regarder dans les yeux ? Étais-je déjà assez forte pour cela ?

Puis les portes de la prison se sont ouvertes, et des soldats m'ont fait entrer. Mon père se tenait dans une sorte de cantine près d'une chaise en plastique branlante : un vieil homme au regard sans vie. Il a fait un pas vers moi, il m'a prise dans ses bras, et, à ce moment-là, j'ai senti que son sang aussi coulait dans mes veines. Je voulais lui dire combien j'étais furieuse, combien j'étais triste, je voulais lui pardonner, je voulais tant de choses... C'est alors qu'il m'a lâchée, et la magie de l'instant s'est envolée. Je ne pouvais plus parler. Je suis restée là à regarder le vieil homme qui avait tué ma mère. Et je ne ressentais ni pitié ni haine à son égard. J'étais seulement triste.

Nous nous sommes séparés sans avoir vraiment parlé. Trois mois plus tard, mon père était mort. Le 17 décembre 2001, à Taroudant. Je ne sais pas comment il était arrivé là. J'ignore ce qu'il voulait y faire. Cette localité n'a rien à voir avec lui ni avec nous. Son dernier souhait fut d'y être enterré. Très loin de sa famille.

Maintenant que tout le monde est mort, sauf nous, les enfants, je me sens suffisamment libre

pour mettre par écrit ce qui s'est passé à cette époque lointaine qui fut celle ma jeunesse et qui m'est pourtant plus proche que tout au monde.

**PREMIÈRE PARTIE**  
**Agadir, Maroc**  
**19 septembre 1979**

## La mort

Le 19 septembre 1979, à dix heures, ma mère est morte. Mon père l'a tuée sur le toit de notre maison à Agadir. Il lui a enfoncé un couteau dans le ventre, l'a traînée en haut de l'escalier, l'a ligotée sur une échelle, lui a introduit du sable dans la bouche, puis l'a arrosée d'essence et a mis le feu. Elle avait vingt-neuf ans et était enceinte de sept mois quand elle est morte.

J'avais cinq ans. Aujourd'hui, j'en ai vingt-neuf, et les larmes effacent l'encre sur la feuille de papier posée devant moi. Je pleure bruyamment comme une enfant. Je pleure comme l'enfant que j'étais à l'époque où ma mère est morte. Je veux me calmer en tentant de me souvenir de ses regards. Mais je n'y parviens pas.

Ma mère s'appelait Safia. Elle avait dix-sept ans quand ses parents l'ont mariée à mon père. Mon père, alors âgé de vingt-huit ans, s'appelait Houssein ben Mohammed ben Abdallah : Houssein, fils de Mohammed, lui-même fils d'Abdallah. Le jour où ma mère a été tuée, nous étions sept enfants. Mouna-Rachida, Rabiaa, Jaber et Jamila allaient

déjà à l'école ; c'étaient les grands. J'étais l'aînée des petits. Avec Asia, un an, Ouafa, trois ans, et mes parents, nous étions en train de prendre le petit déjeuner.

L'atmosphère était calme, et pourtant je sentais que quelque chose n'allait pas. Mais en cela rien d'anormal, car, chez nous, il y avait souvent quelque chose qui n'allait pas. Maman avait probablement contredit papa. C'était dangereux. Papa bouillait de colère. D'un moment à l'autre, il nous dirait à nous, les enfants, d'aller jouer dans la rue. Et puis il battrait maman. Il agissait toujours ainsi. Une fois, il l'avait déjà presque battue à mort uniquement parce qu'elle nous avait appelés devant la porte de la maison. Ce n'était pas le fait qu'elle nous appelle qui était grave. Ce qui était grave, c'était qu'elle soit sortie de la maison. C'était interdit.

Papa a dit : « Sortez et allez jouer dans la rue. »

« Bien sûr, papa. »

Je me suis levée, j'ai placé Asia sur ma hanche gauche et pris Ouafa par la main. Nous venions juste d'arriver à la porte quand maman a dit : « Ouarda-ti, ma fleur, ton papa veut me tuer. S'il te plaît, va le dire aux voisins. »

Maman a dit cela posément. Il n'y avait pas de panique dans sa voix. Papa n'a pas répliqué. Il n'a pas nié et ne l'a pas non plus réprimandée parce qu'elle disait des bêtises. Il était assis avec elle à la table du petit déjeuner, comme beaucoup de couples. Cela me paraissait en quelque sorte normal.

Si normal que je n'ai pas été alarmée par les paroles de ma mère. Ce qui m'inquiétait, c'était Asia. Elle pleurait et voulait à tout prix retourner avec maman. Mais il ne le fallait pas, car cela aurait pu rendre papa furieux, ce que je redoutais. Quand papa était furieux, c'était épouvantable.

« Viens, Asia. Il y a du soleil dehors. Nous allons jouer à *haba*, à chat. »

« Non, dit-elle en pleurant, je veux maman. »

« Ce n'est pas possible maintenant, Asia. Nous devons sortir. »

Fermeement, j'ai pris Asia par la main, je suis allée avec les petites dans la rue et je n'ai plus pensé à ce que maman avait dit jusqu'à ce que je voie les flammes sur le toit de notre maison. Je ne me rappelle pas avoir entendu quoi que ce soit. Pas de cris. Pas d'appels à l'aide. Je me rappelle seulement le feu sur le toit de notre maison.

Et je me souviens des paroles de ma mère : « Ouarda-ti, ma fleur, ton papa veut me tuer. S'il te plaît, va le dire aux voisins. » Je suis responsable de la mort de ma mère parce que je n'ai pas pris ses paroles au sérieux. Parce que je m'occupais de mes sœurs quand maman a remis sa vie entre mes mains.

Mais qu'auraient pu faire les voisins ?

Rien. Ils auraient eu peur de papa, parce qu'ils avaient toujours eu peur de lui. Ils n'auraient rien fait pour une femme qui était humiliée, enfermée, battue par son époux. Au Maroc, personne ne tente d'intervenir en faveur des

épouses maltraitées. Moi, en tout cas, je ne connais personne qui s'y opposerait.

Quand les grands sont revenus de l'école, et nous de la rue, papa avait déjà éteint le feu qui avait consumé ma mère. Il se tenait sur le pas de la porte et ne nous a pas laissés entrer dans la maison.

« Votre mère est à l'hôpital. Elle va avoir son bébé », dit-il.

Nous avons couru à l'hôpital aussi vite que nous le pouvions en espérant y trouver notre mère. Mais je savais qu'elle n'y était pas. À chaque pas, je perdais un peu plus d'espoir. Quand les gens à l'accueil nous ont dit qu'il n'y avait pas de patiente du nom de Safia el Fakhir, l'espoir a disparu.

Nous sommes retournés à la maison. Nous ne courions pas, nous marchions très lentement. Nous sommes passés devant notre école, devant l'épicerie, devant le tailleur. Nous avons peur de ce qui nous attendait.

Quand nous sommes arrivés à la maison, papa s'était volatilisé. La police était là, et il y avait un corbillard dans notre rue. Les voisins s'étaient rassemblés autour, si bien que les policiers avaient du mal à retenir les curieux. Puis ils ont porté maman en bas de l'escalier. Son corps n'était pas entièrement recouvert, et j'ai vu ses pieds. Ils n'étaient pas carbonisés, mais tout blancs. J'étais contente que les pieds de maman soient blancs, et j'ai crié très fort : « Vous voyez, maman n'est pas complètement brûlée, vous voyez le blanc, vous le voyez ? »

Ensuite, son corps a été chargé dans la voiture et emporté.

Nous, les enfants, nous nous sommes serrés les uns contre les autres, nous avons pleuré et attendu. Personne ne s'occupait de nous. Nous étions perdus. Rabiaa et Mouna furent chargés d'identifier le cadavre.

L'après-midi, papa est revenu. Il portait un grand sac par-dessus son épaule. Peut-être voulait-il emballer maman et la jeter. La police l'a aussitôt arrêté. Nous n'avions pas le droit de lui parler.